



Beckett 100 - Dossier exclusif

Beckett trahi par un abbé d'origine luxembourgeoise

Guy Wagner

L'on sait qu'à la déclaration de guerre de la France et de la Grande-Bretagne contre l'Allemagne hitlérienne, l'Irlande est restée neutre.

Samuel Beckett aurait donc pu rester dans son pays natal, où la déclaration de guerre l'avait surpris, et demeurer en dehors des difficultés qu'ont vécues les gens dans les pays occupés.

Le contraire arrive: Beckett, qui depuis 1936 est domicilié en France, décide aussitôt de retourner à Paris. Après s'être porté volontaire dans le corps des ambulanciers à l'invasion allemande ⁽¹⁾, il accepte les endurances et privations pendant l'avancée de l'armée hitlérienne et l'exode des Parisiens en juin 1940. Il part lui aussi vers le sud avec sa compagne Suzanne Deschevaux-Dumesnil, une pianiste talentueuse.

Ils rejoignent d'abord les Joyce à Vichy, où ils y séjournent à l'hôtel Beaujolais, jusqu'à ce que, début juillet, celui-ci soit réquisitionné pour loger le gouvernement de Pétain et le Parlement. Une amie parisienne, Maria Jolas (1893-1987), membre fondatrice de la revue *Transition*, prend soin des Joyce et les héberge à Saint-Gérard-le-Puy, tandis que Beckett et Suzanne poursuivent leur route avec l'aide de Valéry Larbaud (1881-1957). Beckett ne reverra plus Joyce qui se réfugie à Zurich où il meurt, le 13 janvier 1941, des suites d'une perforation de son ulcère de l'estomac.

Beckett et Suzanne passent par Toulouse et Cahors – une expérience „horrible“ selon ses propres dires ⁽²⁾ – et s'arrêtent enfin à Arcachon, où ils s'installent pour quelques semaines dans la villa Saint-Georges, 135 bis, bd. de la Plage, villa qui existe toujours et que Mary Reynolds (1891-1950), la compagne de Marcel Duchamp (1887-1968), leur a dénichée.

De retour dans la capitale française, début octobre 1940, ils subissent les restrictions alimentaires des Parisiens: la ration est de 350 grammes de pain par personne et par jour, de 500 g de sucre et de 360 g de viande par semaine – „du moins quand l'étal du boucher n'est pas vide“ ⁽⁴⁾ –, ainsi que de 300 g de café et 140 g de fromage par mois. Le couple souffre de la faim et du froid. En désespoir de cause, il campe dans une tente à l'intérieur de son petit appartement au septième étage du 6, rue des Favorites ⁽³⁾. Un ami de Nathalie Sarraute (1900-1999), Alfred Péron (nom de code:



Photo: Clotilde Escalle

Le 6 de la rue des Favorites aujourd'hui

„Dick“), qui est aussi le meilleur ami parisien de Beckett ⁽⁵⁾, est un des premiers à entrer dans la Résistance. C'est lui qui recrute Sam. Ce dernier n'hésite pas à donner son accord: Au cours de ses voyages en Allemagne dans les années 1930, il a vécu avec une frayeur et un dégoût grandissants la montée et les excès du nazisme.

Il a même pris la peine de lire *Mein Kampf*, dans lequel il décèle avant bien d'autres la haine raciale comme fondement et premier mobile de l'hitlérisme.

Quand alors les mesures discriminatoires contre les Juifs sont promulguées, le 3 octobre 1940, il trouve tout simplement impossible „de rester les bras croisés“ ⁽⁶⁾.

Ainsi, cet écrivain si reclus et renfermé est associé dès cette époque à la Résistance. Le 1er septembre 1941, il rejoint officiellement comme agent P1 (actif) le réseau de Péron, *Gloria SMH*, un groupe lié au SOE (Special Operations Executive) britannique, le „*Ministry of Ungentlemanly Warfare*“ ⁽⁷⁾, selon Churchill.

Gloria est le surnom de Gabrielle-Cécile, dite Jeannine Picabia, 27 ans, membre fondatrice du groupe; *SMH* sont les initiales inversées de „*His Majesty's Service*“.

Une raison plus personnelle de prendre un rôle actif contre l'opresseur s'ajoute pour Beckett. C'est l'arrestation de son ami juif Paul Léon, le 21 août 1941, qui, comme lui, avait travaillé comme secrétaire de James Joyce, qui aura sauvé de nombreux manuscrits de Joyce et qui sera torturé à mort par les Allemands.

Associé aussi au groupe *Etoile* ⁽⁸⁾, „l'Irlandais“, comme on nomme Sam

Beckett, a l'atout de parler parfaitement l'anglais, le français et l'allemand. Son rôle essentiel est de rassembler les renseignements qui lui sont transmis par différents moyens et sous des formes diverses. Il les étudie, les classe selon leur importance, les résume et les traduit en anglais.

„Je mettais [le tout] en ordre et le tapais autant que possible sur une seule feuille. Puis je le portais chez un Grec ⁽⁹⁾ qui faisait partie du groupe. [...] Il le photographiait. Il réduisait mes pages au format d'une boîte d'allumettes. Avec tous les renseignements. Indéchiffrable, sans doute, mais on pouvait agrandir. Il les remettait ensuite à Mme Picabia [...]. Une vieille dame très respectable, à des lieues de l'image qu'on se fait d'un agent de la Résistance. Elle les passait dans l'autre zone, la zone prétendument libre, sans difficulté. A partir de là, ça repartait pour l'Angleterre“ ⁽¹⁰⁾.

Même si, à son habitude, l'auteur résistant a toujours minimisé son rôle ⁽¹¹⁾, sa mission est „particulièrement dangereuse pour trois raisons: la livraison des papiers qui provoque un va-et-vient suspect autour de son appartement; la présence de ces documents clandestins chez lui pendant qu'il travaille dessus; et la remise des feuillets dactylographiés à son contact, plus périlleuse encore puisque ces pages ne sont pas encore réduites à un format miniature“ ⁽¹²⁾.

Sa meilleure complice est Suzanne qui prend les mêmes risques que lui. Mais contrairement à ce qui a été écrit ⁽¹³⁾ et que Beckett a d'ailleurs démenti, il n'a jamais eu d'appareil photo pour réaliser lui-même les microfilms ⁽¹⁴⁾.

Un Judas pas comme les autres

Cependant, ce qui devait arriver, arrive: le groupe est trahi par un prêtre catholique d'origine luxembourgeoise, qualifié dans *Die Luxemburger Kirche im Zweiten Weltkrieg* de brebis galeuse („schwarzes Schaf“, titre, ô combien approprié en allemand) (15).

Il s'appelle Robert Alesch, est né à Aspelt, commune de Frisange, le 6 mars 1906, comme deuxième enfant de Johann Alesch et Katharina Wilhelm. Il a deux sœurs et un frère (16), est lycéen au Luxembourg, va à l'Université de Frisbourg, Suisse, où il étudie la théologie. En 1933, il est ordonné prêtre à Davos. Deux ans plus tard, il part pour la France, où il est nommé vicaire à la paroisse de La Varenne-Saint-Hilaire (Ville de Saint-Maur), dans l'actuel Val-de-Marne, à une vingtaine de kilomètres de Paris. Il n'a jamais officié au Luxembourg (17).

„Petit homme au crâne dégarni et au regard bleu acier“ (18), il tient en chaire des sermons virulents contre l'Occupation et gagne ainsi la sympathie des paroissiens. Il se présente d'ailleurs comme fils d'un patriote „lorrain“ (19) torturé par les Allemands en 1917. Il réussit ainsi à s'infiltrer dans un groupe de Résistants autour de Pierre-Maurice Dessinges qui abrite des fugitifs et des aviateurs alliés, dont les avions ont été abattus.

Evidemment, tout le monde ignore qu'Alesch, appelé „L'Evêque“ (20), est au service de l'occupant allemand: „à sa demande“ (21), le major Schaeffer, heureux des excellentes connaissances que l'abbé a du français et de l'allemand, établit le contact avec la Gestapo qui, dès 1941, place l'abbé sous les ordres d'Oskar Reile, chef de la IIIe section à Paris. Sous le numéro 162, il devient homme



Alfred Péron après son arrestation

Photo in JK



L'acte de naissance de Robert Alesch

de confiance – „V-Mann“ (Vertrauensmann) – de l'Abwehr, les services secrets de l'armée allemande.

Qu'est-ce qui a incité l'„homme de Dieu“ à devenir un Judas?

Le luxe et la luxure.

En effet, le révérend a besoin d'argent, de beaucoup d'argent: Il lui faut entretenir deux maîtresses: Geneviève Cahen-Guillemain, nommée „Claude“ (22), née en 1916, et Renée Martin-Andry, née en 1909 (23), pour qui il a loué rue Spontini un „luxueux appartement“ (24). Il mène ainsi une double vie effarante: Il lit la messe et fait la prêche, puis s'habille en laïc et „se précipite à Paris où il passe ses nuits à boire et à fornicuer“ (25).

Pour les inestimables services qu'il rend aux Nazis, Alesch reçoit une somme fixe, plus un „bonus“ pour chaque résistant arrêté grâce aux renseignements qu'il fournit: „Il envoya à la mort des dizaines de personnes, dont de très jeunes gens de son patronage qu'il incita à faire de la résistance pour pouvoir les vendre, et il touchait pour cela, outre [les] primes par tête livrée, un fixe de 12.000 francs, auxquelles s'ajoutaient 3.000 francs pour sa maîtresse (NDLR = Renée Andry) et 2.000 francs pour [...] Claude“ (26).

Pour augmenter encore ses revenus, Alesch utilise aussi les informations que les résistants lui fournissent, quand, avant de partir en mission, ils se confessent à lui (27).

De la sorte, il encaisse bien plus que les trente deniers de Judas: Alors que le salaire moyen d'un ouvrier est de 1.000 francs, il empoche chaque mois autour de 25.000 francs français. De plus, dans une affaire à Lyon, Alesch exige „plusieurs centaines de milliers de francs“ (28) et dans une autre, où il s'agit d'organiser l'évasion de deux frères incarcérés à la prison de Fresnes (29), il perçoit du SOE, à travers la Résistance, 300.000, puis 100.000 francs, – une somme „bien



Germaine Tillion

Photo: Couverture de GTL

supérieure à ce qu'un ouvrier qualifié peut espérer gagner dans toute sa carrière“ (30).

A propos de Fresnes: Alesch réussit même à y devenir aumônier, ce qui lui permet de soutirer d'autant mieux comme confesseur des informations aux Résistants prisonniers (31).

Pourquoi la Résistance lui a-t-elle fait confiance? Parce qu'il est prêtre et que, de ce fait, il peut circuler sans entraves dans la France de Vichy et également franchir la frontière vers la zone non encore occupée. De plus, il est bilingue. Ainsi, il parvient à s'infiltrer dans plusieurs réseaux, dont celui du Musée de l'Homme. En fait partie une des grandes personnalités de l'après-guerre: l'ethnologue Germaine Tillion (*1907). Il n'y a qu'à rappeler ici sa lutte contre la torture en Algérie (1957-1962), son engagement pour la condition féminine dans le bassin méditerranéen (*Le Harem et les cousins*, 1966) et sa prise de position – à 96 ans – contre la guerre d'Irak de 2003.

Démantèlement des réseaux

Avant de connaître la vérité sur Alesch, Germaine Tillion l'a pris „pour un bavard, un lâche ou un hurluberlu mais pas pour un traître appointé“⁽³²⁾.

Dans *La traversée du Mal*, un long entretien avec Jean Lacouture, elle raconte son arrestation, le 13 août 1942, alors que les résistants veulent utiliser l'abbé pour transporter des documents en zone libre où se trouve un poste émetteur: Gilbert Thomasson du réseau *Deveaumicourt* et adjoint du patron Jacques Legrand („Monsieur Bernard“) „avait donné rendez-vous à Alesch pour lui remettre une boîte d'allumettes contenant des documents auxquels j'attachais beaucoup d'importance. Nous marchions ensuite tous trois à la gare de Lyon, moi tenant mon vélo à la main. En vue de la gare de Lyon, je dis à Gilbert de partir et j'accompagne Alesch jusqu'à la grille où sont contrôlés les billets. Je l'ai donc vu faire poinçonner son billet et s'éloigner. A ce moment-là, quelqu'un me touche l'épaule et me dit: <Police allemande, suivez-nous...>“⁽³³⁾.

Le même jour, sa mère Emilie est arrêtée. Elle mourra gazée à Ravensbrück, le 2 mars 1945. Gilbert Thomasson décédera également en déportation.

Il semble d'ailleurs que l'abbé ait eu une réelle jouissance à trahir. Ainsi Germaine Tillion dit n'avoir jamais oublié la „lueur de triomphe qui passa dans ses yeux alors qu'on l'arrêtait devant lui après qu'il l'eut dénoncée“⁽³⁴⁾. Le 23 octobre 1943, elle est déportée NN („Nacht und Nebel“), „Nuit et brouillard“ à Ravensbrück, tout comme Simone Lahaye, plus tard auteur de *Libre parmi les morts: Ravensbrück, 1942-1945*.

D'après *Die Luxemburger Kirche im Zweiten Weltkrieg*, Alesch aurait trahi 34 résistants, dont 28 ont été soit fusillés, soit déportés vers des camps de concentration comme Ravensbrück, Mauthausen ou Buchenwald⁽³⁵⁾.

Ces chiffres, pour précis qu'ils soient, ne concernent cependant que les résis-

tants de Normandie arrêtés à la suite des dénonciations d'Alesch, auprès desquels il s'est fait passer pour un capitaine de l'*Intelligence Service*⁽³⁶⁾. Seuls 30 des 80 membres de *Gloria SMH* vont survivre.

Gloria SMH, Prosper, Musée de l'Homme, Devaumicourt, Manipul, L'Etoile, mais aussi les réseaux de Lyon et de Normandie sont décimés, tandis que les arrestations se multiplient.

Le 16 août, Alfred Péron est pris et subira le sort de tant de victimes du régime de terreur: il décédera juste après sa libération de Mauthausen, le 1er mai 1945. Jacques Legrand meurt à la même époque.

Autres résistants appréhendés: Alfred A. G. et Henry G. Newton du SOE, appelés les „jumeaux“, malgré leur différence d'âge de neuf ans, qui, à Lyon sont affreusement torturés par Klaus Barbie, ensuite déportés à Buchenwald, mais restent par miracle en vie⁽³⁷⁾. Dr. Grasset, Lieutenant Lagrange, Carpentier, Lemoine, le cheminot Belle, Hiderlet, Klein, Pigeolet, Damlot...⁽³⁸⁾.

Jeannine Picabia et sa mère parviennent à échapper à la Gestapo et à gagner l'Angleterre via l'Espagne.

Quant à Alesch, il quitte la paroisse de Varenne en 1943, s'installe avec sa sœur et ses deux maîtresses rue Spontini et continue d'„encaisser“, en particulier comme aumônier à Fresnes. „Et cela, jusqu'à la fin de l'occupation“⁽³⁹⁾.

Fuite et clandestinité

Nonobstant le choc de l'arrestation de son mari, Mania Péron prévient les Beckett, en leur envoyant un télégramme équivoque: „Alfred arrêté par la Gestapo. Prière faire nécessaire pour corriger l'erreur“⁽⁴⁰⁾.

Ceux-ci le reçoivent à 11 heures. Ignorant que son amie Suzanne Roussel – „Hélène“ ou „la chatte“, „en raison de ses grands yeux“⁽⁴¹⁾ – a été arrêtée la veille, Suzanne court pour la prévenir, mais tombe sur les Allemands en train de fouiller l'appartement.

Avec un sang-froid incroyable, qui lui est pourtant habituel, elle parvient à faire

croire à la Gestapo qu'elle s'est trompée de sonnette et peut repartir.

De retour à la rue des Favorites, elle et Sam, – qui est considéré comme un homme-clé par les Allemands et pour qui, d'après Jack MacGowran⁽⁴²⁾, les balles sont déjà marquées –, détruisent tout ce qui peut être considéré comme compromettant, quittent sans le sou leur appartement, fermant seulement la porte derrière eux, „comme s'ils allaient faire un tour“⁽⁴³⁾.

Pendant deux mois, ils se cachent à Paris et dans les alentours, d'abord chez Mary Reynolds, ensuite chez des amis communistes de Suzanne, puis pendant dix jours – que celle-ci considérera comme „éprouvants“⁽⁴⁴⁾ – à Janvry chez Nathalie Sarraute, dont la fille Claude a pris des cours d'anglais chez Beckett⁽⁴⁵⁾.

Dans la clandestinité, ce dernier s'est fait pousser une moustache, mais sur recommandation de Raymond Sarraute, qui est aussi membre d'un réseau, il la rase de nouveau, parce que, selon Raymond, elle le rend encore plus *british*.

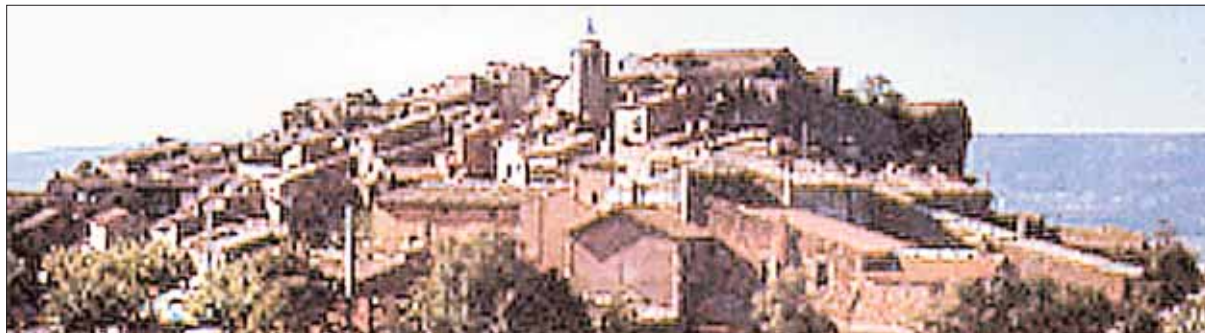
Munis de faux papiers, les Beckett réussissent le 29 septembre⁽⁴⁶⁾ à se procurer à Vichy un sauf-conduit les autorisant à se rendre en Avignon dans la zone non encore occupée. Après de nombreuses péripéties, ils traversent la ligne de démarcation à Chalon, passent à Toulouse et finissent par arriver en novembre à Roussillon dans le Vaucluse où „tout est rouge“⁽⁴⁷⁾: C'est sur invitation de deux amis de Suzanne, Roger Deleutre et sa sœur Yvonne⁽⁴⁸⁾, qu'ils ont opté pour ce village où ils se retrouvent avec de nombreux autres réfugiés que les habitants appellent „les Juifs“, car parmi eux il y a de nombreux Juifs.

Ils ont d'abord une chambre à l'Hôtel de la Poste, le seul du lieu, que tout le monde appelle Hôtel Escoffier, d'après le nom de la patronne.

Le 11 novembre, les Allemands envahissent la zone non occupée (Opération „Attila“).

Dans les villages proches de Roussillon: Saint-Saturnin, Goult et surtout Gordes, centre de la Résistance, les activités clandestines se multiplient.

Les maquisards de Roussillon y rejoignent leurs camarades.



Roussillon: „Là-bas, tout est rouge ...“



Photo DR

La maison qu'habitait Beckett à Roussillon

Ainsi la localité reste plutôt tranquille, mais surtout sûre, d'autant plus qu'il n'y a pas de „mouchards“⁽⁴⁹⁾ et que le maire, quitte à être vichyste, connaît tout le monde et ne cherche qu'à préserver la quiétude de sa localité qui, juchée sur une colline, est difficile d'accès: Depuis Apt, à onze kilomètres, il n'y a qu'une seule route menant au village, route que les lourds engins militaires ont des difficultés à emprunter. Comme de plus, les lieux d'hébergement pour des troupes sont inexistantes, le village est largement „épargné“, mises à part des rafles toujours à craindre. Aussi, les réfugiés restent-ils constamment sur le qui-vive.

Afin de pouvoir se nourrir et se chauffer, les Beckett vont travailler chez deux paysans, les Bonnelly et les Aude, qui cultivent la vigne, la terre et le bois. Un avocat, Me Rousset, leur loue une petite maison⁽⁵⁰⁾ „tout près du village, dans un lieu surnommé La Croix en raison du grand crucifix qui s'y dresse“⁽⁵¹⁾. De cette façon, Beckett devient le voisin direct du chef du maquis, qui sera maire après la Libération⁽⁵²⁾.

Au cours de l'hiver 1943-44 particulièrement rugueux, l'humeur de l'écrivain s'assombrit. Pour résister, il écrit le superbe Watt – „Honni soit qui symboles y voit“⁽⁵³⁾ – qu'il va finir le 28 décembre 1944⁽⁵⁴⁾. C'est son dernier roman en anglais avant *Company* en 1980.

A Roussillon, Beckett fait plus ample connaissance du peintre russe Eugène Fiedler, autre ami d'Yvonne Deleutre et de son mari juif, Marcel Lob, ainsi que de deux britanniques, Dulcie Hope Wooland et Anna O' Meara de Vic Beamish, auteur d'une vingtaine de romans et traductrice. Celle-ci sera évoquée dans *La dernière Bande* comme Miss McGlome chantant „toujours à cette heure-ci“⁽⁵⁵⁾, mais dans le brouillon de la pièce, l'auteur parle encore de „la vieille Miss Beamish“⁽⁵⁶⁾. Par elle, il sera mis en contact avec le peintre d'origine polonaise Henri Hayden (1883-1970), avec qui il se lie d'amitié, parce que Hayden joue bien aux échecs. A plusieurs reprises, quand la Gestapo arrive au village pour dénicher des hommes qu'ils recherchent, Beckett et lui doivent se cacher dans les forêts environnantes et attendre que le danger soit passé. D'après John Calder,

ami et éditeur de Beckett, cette attente, constitue l'arrière-fond de *En attendant Godot*⁽⁵⁷⁾. D'ailleurs, la pièce devait initialement s'intituler simplement *En attendant*.

La décision de l'écrire vient de toute façon de là, comme l'affirme aussi Elie Blanc, fondateur du centre d'art Carrefour⁽⁵⁸⁾.

Comme il est un étranger, la Préfecture d'Avignon a seulement accordé un permis de séjour à Beckett à la condition expresse qu'il ne quitte pas la localité⁽⁵⁹⁾, mais déjà bien avant le débarquement, celui-ci entre dans le maquis du Vaucluse, dirigé par le poète René Char⁽⁶⁰⁾. Pendant la nuit, il participe à des actions de sabotage et au „nettoyage“ des villages entourant Roussillon; il n'a toutefois jamais besoin d'utiliser son arme⁽⁶¹⁾. Le 24 août 1944, les Américains entrent à Roussillon, précédés des maquisards venant d'Apt avec tambours et fanfares. A leur tête, portant le drapeau: Beckett ... si l'on croit Laurence Wylie⁽⁶²⁾.

En avril 1945, Suzanne et Sam sont de retour à Paris.

De leur séjour dans le Vaucluse –, Estragon parlera de la „Merdecluse“ –, on trouve une brève évocation dans *En attendant Godot*:

VLADIMIR. — Nous avons fait les vendanges ensemble, tiens, chez un nommé Bonnelly, à Roussillon.

ESTRAGON. — C'est possible. Je n'ai rien remarqué⁽⁶³⁾.

C'est tout.

Toujours selon John Calder, qui a également connu Hayden, il y a pourtant beaucoup à découvrir comme renseignements derrière ces lignes. Pour lui, Hayden est „le modèle d'Estragon“, tandis que „Vladimir renvoie de façon très évidente au caractère de Beckett lui-même, à sa personnalité et à ses opinions“⁽⁶⁴⁾.

Pour Knowlson, interviewé par Sunday Times, „la période roussillonnaise est une clé. Roussillon a été à la fois son salut et son inspiration“⁽⁶⁵⁾.

On doit en particulier à ce séjour les descriptions précises des coutumes et travaux des paysans qui se retrouvent dans l'œuvre de Beckett, plus spécialement dans *Malone meurt*⁽⁶⁶⁾, mais déjà le lieu décrit dans la première scène de

Molloy „correspond exactement“⁽⁶⁷⁾ aux alentours de Roussillon: „La route dure et blanche balafrait les tendres pâturages, montait et descendait au gré des vallonnements. La ville n'était pas loin“⁽⁶⁸⁾.

Volontaire à Saint-Lô

Le petit appartement de la rue des Favorites est resté miraculeusement intact. Malgré ou à cause des scellés apposés par la Gestapo ... Beckett décide alors d'aller en Irlande pour revoir son frère Frank et sa mère, à l'endroit de laquelle les médecins ont diagnostiqué la maladie de Parkinson. A la fin de son séjour, il se porte volontaire pour faire partie d'une ambulance subventionnée par la Croix-Rouge irlandaise et s'engage pour six mois comme „officier d'intendance“, interprète, chauffeur et magasinier dans une mission à Saint-Lô en Normandie, où il partagera avec le personnel de l'hôpital un labeur harassant et une expérience bouleversante⁽⁶⁹⁾. En janvier 1946, il démissionnera, mais continuera d'apporter toute son aide à l'hôpital: „La capitale des ruines“ – 4/5 des maisons à Saint-Lô ne sont plus que des décombres après les bombardements alliés pendant la nuit du débarquement –, sera le titre d'un texte que Beckett rédige après sa mission.

Lu par l'auteur, ce qui est une rareté, il est diffusé, le 10 juin 1946 à Radio Éireann, la radio irlandaise. En voici de brefs extraits qui montrent à quel point le séjour à Saint-Lô l'aura marqué:

„ (...) je puis peut-être avancer une autre hypothèse, à plus longue échéance, mais qui aura sans doute une plus grande portée dans certaines sphères – je veux dire l'éventualité que parmi ceux qui furent à Saint-Lô quelques-uns reviennent au pays en se rendant compte qu'ils ont reçu un moins autant qu'ils ont donné, qu'ils ont en réalité reçu ce qu'ils n'étaient pas en mesure de donner, la vision, le sens immémorial d'une conception de l'humanité en ruines, et peut-être même auront-ils pu entrevoir les termes dans lesquels il convient de repenser notre condition humaine. Ces hommes-là, c'est de France qu'ils reviennent“⁽⁷⁰⁾.

La ville martyre a également inspiré à Beckett l'un de ses plus beaux poèmes:

SAINT-LÔ

„Les méandres de la Vire charrieront d'autres ombres

A venir qui vacillent encore dans la lumière des chemins

Et le vieux crâne vide de ses spectres
Se noiera dans son propre chaos.“⁽⁷¹⁾

Un autre poème de Beckett se réfère également à cet épisode de sa vie. Écrit en français, „Mort de A.D.“ évoque le décès d'un ami, le médecin Arthur Darley (1913-1948), affecté à Saint-Lô au service de la tuberculose, une maladie dont il va mourir lui-même⁽⁷²⁾.

Les honneurs pour l'un ...

De retour à Paris, Samuel Beckett qui se sera révélé „un homme sensible et courageux marqué par le monde qui l'entoure et lui répondant“⁽⁷³⁾, fait, comme il dira, „le siège dans la chambre“⁽⁷⁴⁾. Pendant cinq ans, il écrit sans interruption. Se succèdent: *Mercier et Camier*, les nouvelles *L'Expulsé*, *Le Calmant*, *La Fin et Premier Amour*, la trilogie romanesque, sommet de son œuvre en prose: *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*, six beaux poèmes et deux pièces de théâtre: *Eleuthéria*, qu'il ne veut pas qu'elle soit jouée, et *En attendant Godot*, tandis qu'un changement radical s'opère: Beckett utilise maintenant le français comme première langue d'écriture.

Entre-temps, le 30 mars 1945, il s'est vu décerner sur ordre du Général Juin, chef d'Etat major pour la Défense nationale, la *Croix de Guerre avec étoile d'or*. La signature est du Général de Gaulle, chef du Gouvernement provisoire:

„BECKETT, Sam: Homme d'un grand courage qui, deux années durant, a prouvé son efficacité au sein d'un important réseau de renseignements. Il a poursuivi son travail bien au-delà des limites de sa sécurité personnelle. Dénoncé aux Allemands, à partir de 1943, il a été contraint de vivre dans la clandestinité, au milieu des plus grands sacrifices“⁽⁷⁵⁾.

Sur recommandation de Jeannine Picabia, il va aussi recevoir la *Médaille de la Résistance*. Toutefois, comme c'est la coutume chez lui, il fait aussi peu étalage de ces distinctions que des autres honneurs qui lui seront conférés. Personne dans son entourage n'en a rien su.

... la mort pour l'autre

Et le Judas en soutane?

Après la libération de Paris, Robert Alesch a fui à Bruxelles où il officie comme aumônier dans un „centre de rapatriement“⁽⁷⁶⁾: il ne manque décidément pas de culot, M. l'abbé!

Arrêté en juillet 1945, il est extradé vers la France le mois suivant et incarcéré à la Prison de la Santé. Le juge d'instruction en charge de son affaire est Me Donsimoni⁽⁷⁷⁾.

Le procès d'Alesch commence le 21 mai 1948 devant la Première Section de la Cour de Justice de la Seine présidée par le juge Ledoux. Avec lui sur le banc des accusés: ses deux maîtresses.

Tentant de se soustraire à la justice française, l'accusé commence par réfuter la compétence du tribunal, en se référant à la nationalité allemande qu'il avait sollicitée au début de l'occupation. Il argue qu'en tant que membre d'un Etat ennemi, il devrait être déféré de-

vant un tribunal militaire⁽⁷⁸⁾. Son argumentation est récusee. Sur ce, l'accusé déclare: „On attribue tant d'importance à ce procès pour me salir dans ma qualité de prêtre. Je suis Allemand et je n'ai fait que mon devoir de soldat“⁽⁷⁹⁾.

Au cours du procès, le désir d'Alesch de monter en grade dans la hiérarchie ecclésiastique est avancé comme un des motifs qui l'auraient incité à travailler avec les Allemands. Selon ses propres dires, il aurait ambitionné, après leur victoire, l'évêché de Cologne pour les services rendus. Autre argument avancé par le défenseur commis d'office, Me Lenette: Alesch aurait en fait été un résistant que la Gestapo aurait enrôlé de force en menaçant de tuer ses parents.

Cependant les nombreux témoignages accablants démontrent qu'Alesch a de plein gré assumé son rôle de traître et qu'ayant ses entrées et sorties à la Gestapo, il a dénoncé des résistants tant à Paris qu'à Lyon et en Normandie.

Alesch récuse alors son défenseur – qui déclare vouloir saisir le bâtonnier – et prend sa propre défense. Il dit que,



Beckett en uniforme irlandais

„fidèle à ses supérieurs à Berlin et à Rome, il n'a jamais cessé de prêcher la bonté“⁽⁸⁰⁾, affirme qu'au début de l'occupation, il a servi comme infirmier, qu'il a ensuite été mobilisé comme brancardier et que de cette façon-là il a été pris „dans l'engrenage de la guerre“⁽⁸¹⁾.

Le procès finit le 27 mai. Robert Alesch est condamné à mort, Geneviève Cahen à 18 mois de prison et à l'indignité nationale, Renée Andry acquittée⁽⁸²⁾.

Un recours en grâce, enregistré sous la cote 19970344 art. 6 (dossier 75 PM 48) (83) au Centre des archives contemporaines, est rejeté.

Le 25 janvier 1949 à 8.55 heures, Robert Alesch est fusillé au Fort de Montrouge, Val-de-Marne⁽⁸⁴⁾, où le Maréchal Pétain avait été incarcéré après son extradition de Suisse.

Le mot de la fin revient à Germaine Tillion:

„... bien que je sois contre la peine de mort, j'avoue que je ne peux pas me lamenter sur sa condamnation“⁽⁸⁵⁾.

Remerciements

Direction et personnel de la Bibliothèque Nationale du Luxembourg; Mme Martine Mayeux, archives du Tageblatt; M. Edouard Vasseur, Archives nationales, Service de la gestion des fonds; M. Pierre Caroff, Service des Archives (Ministère de la Justice français); *Maison Samuel Beckett asbl*. (Mmes Annie Joly et Patricia Bourgogne); M. Patrick Bertin, sites Internet: <http://www.grand-montrouge.net>; <http://www.cheny.net>; Mlle Christine Wirtgen, Etat civil de la Commune de Frisange

Bibliographie

- Samuel Beckett: *En attendant Godot*. Minuit (=Godot)
- Samuel Beckett: *La dernière Bande*. Minuit (=Bande)
- Samuel Beckett: *Malone meurt*. Minuit (=Malone)
- Samuel Beckett: *Molloy*. Coll. 10/18 UGE (=Molloy)
- Samuel Beckett: *Watt*. Coll. 10/18 UGE (=Watt)
- Deirdre Bair: *Samuel Beckett*. Fayard (=DB)
- Paul Cerf: *L'Épuration au Grand-Duché de Luxembourg*. Ed. St. Paul (=PC)
- E.H. Cookridge: *Set Europe Ablaze. Special Operations Executive in Western Europe 1940-45*. Pan Books (=EHC)
- Anthony Cronin: *Samuel Beckett, The Last Modernist*. Harper Collins (=AC)
- René Fisch (ed.): *Die Luxemburger Kirche im Zweiten Weltkrieg: Dokumente, Zeugnisse, Lebensbilder*. Ed. St. Paul (=LK)
- M.R.D. Foot: *SOE. The Special Operations Executive 1940-1946*. Pimlico (=FS)
- M.R.D. Foot: *SOE in France. An Account of the Work of the British Special Operations Executive in France 1940-1944*. Cass (=FF)

Photo: Couverture LG

Abbé Alesch hingerichtet

Paris, 26. Jan. Abbé Robert Alesch u. Emile Verstraeten, die vom Gerichtshof der Seine am 27. Mai, bzw. 24. Juli 1948 zum Tod verurteilt worden waren, wurden gestern morgen um 8.55 Uhr im Fort von Montrouge fusiliert.

Der frühere Vikar von La Varenne-Saint-Hilaire, Robert Alesch, der luxemburgischer Herkunft war, war unter der Besetzung in den Dienst der Abwehr getreten und hatte sich bei verschiedenen Résistance-Organisationen eingeführt, um sie dem Feind zu überliefern.

L'annonce de l'exécution. Tageblatt, 26 janvier 1949

M.R.D. Foot: *Resistance. European Resistance to Nazism 1940-1945*. Eyre Methuen (=FR)

Jean Overton Fuller: *The German Penetration of SOE. France 1941-1944*. George Mann (=GP) Lois Gordon: *The World of Samuel Beckett 1906-1946*. Yale University Press (=LG)

James Knowlson: *Beckett*. Solin – Actes Sud (=JK)

James and Elizabeth Knowlson (ed.): *Beckett Remembering, Remembering Beckett*. Bloomsbury (=BR)

Eoin O'Brien: *The Beckett Country*. Black Cat, Faber (=EOB)

David Pattie: *Samuel Beckett*. Routledge (=DP)

Germaine Tillion: *La traversée du Mal. Entretien avec Jean Lacouture*. Arléa (=GTL)

Germaine Tillion: *Ravensbrück*. Seuil. Points – Histoire (=GTR)

(24) Tageblatt, 26.5.1948: 1er compte-rendu

(25) JK p.406

(26) GTR pp.24-25

(27) „Peut-on croire que la pratique de la confession, et ce que peut en retirer un prêtre, est entré dans l'exercice de ses funestes activités?“ – „Il paraît que oui. C'est ce qu'on a dit à son procès. En tout cas, il a vendu deux jeunes de son patronage, tous deux morts en déportation. Les parents sont venus déposer à son procès.“ (Réponse de Germaine Tillion à une question de Jean Lacouture, GTT p.59)

(28) Tageblatt 26.5.1948. Témoignage du Dr. Rousset qui indique qu'en ce qui concerne les agents britanniques avec lesquels Alesch avait pris contact à Lyon, il a deux morts et six déportés sur la conscience

(29) JK p.409

(30) Il s'agit des Lorrains Pierre de Vomécourt („Lucas“, plus tard „Sylvain“), membre important du SOE, car organisateur de la „section F“, la section française indépendante à l'intérieur du SOE, arrêté le 25 avril, et de son frère Philippe („Gauthier“). Le troisième frère, Jean, est arrêté en août 1942 et assassiné à la fin de la guerre, avant l'arrivée des troupes russes, dans un camp de concentration. cf. EHC p.74sq. cf. GP p.19sq. cf. surtout FF p.174sq.

(31) JK p.962

(32) GTR p.37

(33) GTL pp.60-61

(34) Germaine Tillion à JK, citée p.407

(35) LK p.711

(36) Tageblatt 26.5.1948

(37) EHC pp.136-137, FF p.192, p.255

(38) Tageblatt 26.5.1948

(39) GTL p.59

(40) JK p.410; DB p.290; AC p.328

(41) JK p.399

(42) cité par LG p.171

(43) DB p.290

(44) BR commenté in *The Guardian* du 25.03.2006

(45) BR p.81

(46) JK p.963; cf. aussi AC p.329

(47) Godot p.86. L'arrivée en novembre 1942 est indiquée par LG p.168

(48) JK p.415

(49) *ibid.*

(50) Un projet d'aménager cette demeure en „Maison d'écrivain“ est en train de devenir réalité. A cet effet une association „La Maison Samuel-Beckett“ s'est constituée dès 1997: „L'association ne disposant d'aucune trace matérielle du passage de Samuel Beckett à Roussillon (tout est dans l'œuvre), ce terme est préféré à celui de musée.“

Il s'agit d'aménager, dans une maison restaurée aussi fidèlement que possible (des témoignages sont

collectés sur son apparence en 1942), un lieu d'évocation, d'interprétation de la vie et de l'œuvre de l'écrivain, l'accent étant mis sur l'influence du séjour roussillonnais sur l'une comme sur l'autre.“

Site: <http://www.beckett-roussillon.com>

(51) LG p.176

(52) JK p.420

(53) Watt p.309

(54) JK p.441

(55) Bande p.15

(56) JK p.428. Selon Laurence Wylie (cf. LG p.180),

c'est elle qui aurait invité Beckett à Roussillon: une affirmation à traiter avec précaution

(57) John Calder in *Theater* heute, 12, 1988, p.12

(58) cité par LG p.180

(59) BR p.88

(60) DB p.302

(61) Beckett in BR p.85

(62) cf. LG p.184. A traiter avec les précautions

d'usage

(63) Godot p.86

(64) John Calder in *Theater* heute, 12, 1988, p.11

(65) Cité sur <http://www.beckett-roussillon.com>

(66) Site: <http://beauoudray.free.fr/>

samuebeckett.htm

(67) John Calder in *Theater* heute, 1, 1989, p.56

(68) *Molloy* p.9

(69) cf. LG p.198, mais surtout EOB pp.320-342

(70) Traduction de l'anglais par Edith Fournier

(71) Publié dans *The Irish Times* du 24.6.1946

(72) EOB p.339; JK pp.448-449

(73) LG p.203

(74) DB p.315

(75) DB p.292

(76) Tageblatt 26.5.1948

(77) JK p.962

(78) Tageblatt 26.5.1948

(79) *ibid.*

(80) Tageblatt 28.5.1948

(81) *ibid.*

(82) *ibid.*

(83) Réponse Edouard Vasseur

(84) Tageblatt 26.1.1949; LK p.711. Deirdre Bair se trompe en écrivant qu'Alesch a été jugé en 1947. Elle est aussi dans l'erreur quand elle écrit que *l'exécution a eu lieu dans la cour de la prison de la Santé* (p.592), ce qui plus tard aurait encore troublé Beckett dans son appartement de la rue Saint-Jacques, car son bureau a donné sur la cour de récréation de la prison de la Santé, où [...] l'abbé Alesch (sic) [a été] exécuté (p.455)

(85) GTL p.60

Sauf indication contraire, toutes les traductions de l'allemand et de l'anglais sont de l'auteur.

Notes

(1) JK p.390

(2) cité par JK p.392

(3) BR p.81

(4) JK p.395

(5) Il a traduit avec Beckett *Anna Livia Plurabelle* de Joyce, le poème *Alba* et le roman *Murphy* de Sam en français

(6) cité in DB p.282

(7) LG, p.154, cf. FR, FS

(8) LG, p.144

(9) „Jimmy le Grec“ – „Jimmy Reed“, selon DB p.284 –, de son vrai nom André Lazaro (Hadji pour l'état civil), était d'origine grecque par son père. Il figure également parmi les victimes d'Alesch. D'après BR p.79, il survit au camp de Mauthausen et meurt en 1996

(10) JK pp.401-402. „Mme Picabia“ est Gabrielle Buffet-Picabia, la première femme du peintre Francis Picabia et la mère de Jeannine

(11) BR p.79: „C'étaient les boy-scouts!“

(12) JK p.403

(13) DB p.284

(14) JK p.403

(15) LK p.711

(16) Renseignements obtenus à l'Etat civil de la Commune de Frisange

(17) PC p.161

(18) JK p.406

(19) L'abbé brouille les pistes, cf. (20)

(20) EHC pp.136-137. L'auteur qualifie Alesch d'„Alsacien“, mais dans une note, il précise qu'il est „natif du Luxembourg“ (*ibid.*) – DP p.27 parle d'un „French priest, F. Abeche“ (sic)

(21) GTR, p.24

(22) *ibid.*

(23) Tageblatt, 28.5.1948: 2e compte-rendu du procès d'Alesch.

Les recherches de comptes-rendus dans le *Luxemburger Wort* de l'époque ont été infructueuses

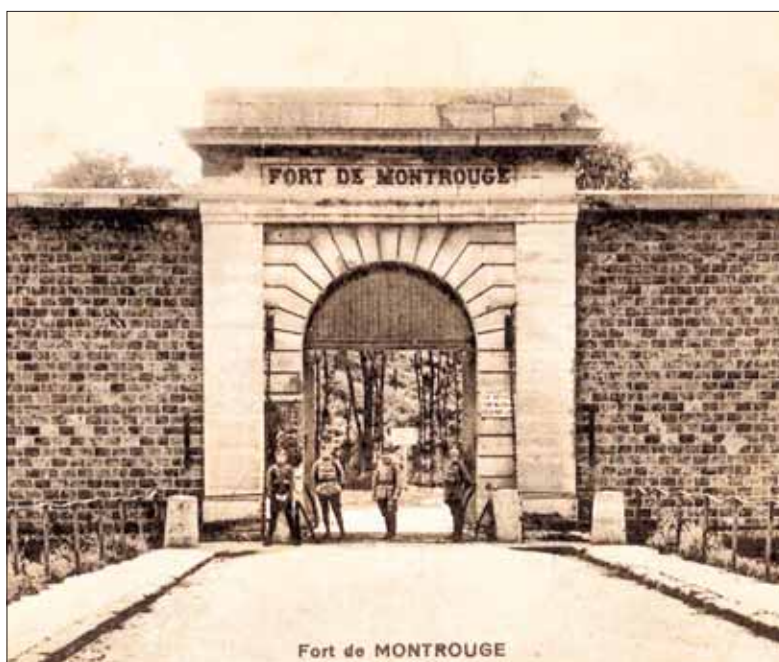


Photo: grand-montrouge.net

Fort de Montrouge: la fin pour le traître